

La foire du 27 mai à Saint-Saturnin-de-Lenne

La fièira del 27 de mai de Sent-Adornin

Chaque village, ou presque, avait une foire. Il est vrai que l'on se déplaçait à pied, en char à bœufs ou en charrette à cheval et donc on ne parcourait pas de grandes distances. Ces foires étaient de belles occasions de rencontres, d'échanges, de nouvelles, de vie sociale. Il y avait beaucoup de monde.

A cette époque, tous les habitants avaient un « lopin de terre » ; on élevait des animaux, on récoltait du foin, quelques céréales... on cultivait des légumes. En fait, chacun produisait tout ce qu'il pouvait produire, tout ce dont il avait besoin pour nourrir sa famille. Les plus beaux de ces « produits » étaient vendus à la foire.

A Saint-Saturnin-de-Lenne, la foire du 27 mai était importante et attirait de nombreux marchands.

Son installation durait toute la matinée ; il fallait laisser le temps d'arriver car le temps des trajets à pied ou en charrette n'était pas négligeable. Très tôt le matin, commençait un grand chamboulement au village : des animaux et des carrioles partout, un monde fou ! Les vendeurs arrivaient et installaient leurs animaux à l'endroit voulu : les bœufs dans le canal, les moutons rue « del castèl », les porcs route de « la cabo », les veaux (peu nombreux) devant l'actuelle



168. - La Conclusion du Marché

P. Carrère, Redon

poste et les œufs et volailles après la mairie, devant la « païssièra del mouli » c'est-à-dire à l'emplacement de la Croix de la Mission. La « fièira del 27 de mai à Sent-Adornin » était réputée pour le nombre (100 environ) et la qualité des bœufs que l'on y trouvait. Le canal avait été asséché et c'est là qu'étaient parquées les paires de bœufs. Les « buous » étaient attelés c'est à dire liés par « lou jouch » : le joug, pièce de bois qui liait deux animaux de trait afin d'exploiter au mieux leur force de traction. Ces bœufs étaient dressés, manipulés, prêts à travailler. Ils étaient précieux, « sacrés » même, et valaient très cher ; c'est grâce à eux que les travaux des champs pouvaient se faire. Une journée de travail avec des bœufs était payée 50 francs en 1945 (un pain valait 20 centimes). Le pouvoir d'achat de 50,00 Francs en 1945 est le même que celui de 659,75 Euros en 2020 (0,20 Francs en 1945 correspond à 2,64 Euros en 2020). Partout dans le village, les éleveurs présentaient leurs animaux ; c'était un point d'honneur d'avoir de belles bêtes,

bien « finies ».

La foire commençait à midi seulement. Les discussions, en patois bien sûr, allaient bon train. Sitôt un animal vendu, on faisait « la patcha » (accord oral conclu entre vendeur et acheteur scellant leur entente) qu'une frappe dans la main, le « tope-là », concrétisait. Un signe propre à l'acheteur était taillé avec des ciseaux, sur la croupe de l'animal, dans son pelage. Cet accord, certes oral, était définitif, on n'y revenait pas. Ensuite vendeur et acheteur se retrouvaient au

café autour d'une table et on trinquait (litre de rouge pour les hommes, café pour les femmes). On prenait grand soin de sa recette (billets et pièces de monnaie uniquement) que l'on cachait au fond de la poche intérieure de la « bloda negra » ; les portefeuilles des maquignons regorgeant de billets, étaient attachés avec une chaîne.

Il y avait quatre bistros (Bru, Cazes, Cayzac et Puel) et parmi eux deux restaurants (Bru et Cazes). Ils ne désemplissaient pas ; on s'y disputait les places.

Quel monde là-dedans ! Et quelle consommation ! Par exemple, le café Bru, à lui seul, servait une bordelaise de vin ,600 litres.

On raconte qu'à la fin d'une telle journée, certains étaient incapables de rentrer chez eux, dans les hameaux. S'ils avaient une charrette tractée par des chevaux, il suffisait de les mettre sur la charrette et les chevaux rentraient à la maison.

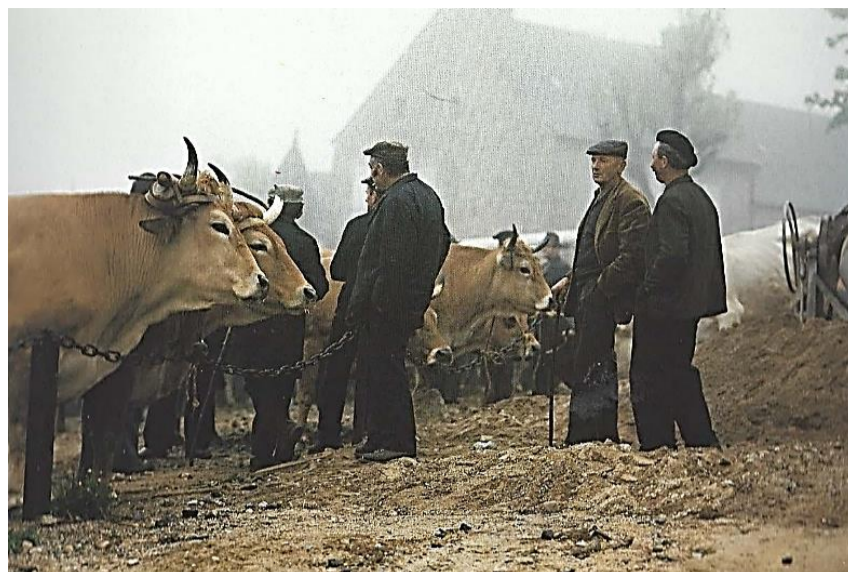
Profitant de cette affluence et d'une clientèle dont c'était la seule occasion de faire des achats, de nombreux forains (chaussures, vêtements, tissus, matériel de tricotage ou de couture, bazars, plants ...) s'installaient partout où il restait de la place. Les fermières achetaient des plants de légumes ; fin mai, toutes les plantations devaient être terminées à la « canebière » (c'est à dire au jardin).

Il y avait des cerises, les premières cerises ! Tout le monde en achetait ne serait-ce que quelques unes, juste pour les goûter...

Malgré la présence des forains, la journée était « belle » pour les commerçants du village ; ils faisaient bonne recette. En effet, les fermières ayant vendu œufs, volailles, lapins, etc, venaient chez eux acheter le nécessaire que l'on ne produisait pas à la ferme : sel, sucre, café, huile... et pourquoi pas, « quelques bonbons » pour gâter les enfants en ce jour de « fièira ».

L'école était à l'arrêt ; s'il y avait des écoliers ils étaient plus souvent à la fenêtre qu'à leur bureau. Dans de nombreux foyers un bon repas rassemblait les parents des environs, venus faire « la fièira del 27 de maï à Sent-Adornin ».

Cette foire avait une allure de fête et le soir tout le monde se rendait au café Bru (chez Léon) pour danser sur un air d'accordéon de l'inoubliable « Jojo » et sur la musique d'un accordéoniste de St Geniez : Lagalie. On s'en donnait à cœur joie !



Les maquignons